

prononcer correctement. En ce cas, nous avons rétrogradé. L'instruction est aujourd'hui plus répandue qu'alors ; faut-il croire qu'elle a perdu en profondeur ce qu'elle a gagné en surface ? Avec une classe lettrée bien distincte de la masse du peuple, la culture de la parole recevait jadis plus d'attention ; dès que tout le monde a pu se croire instruit, une négligence assez sensible s'est manifestée dans le langage. Ce qui est plus singulier, c'est que cela coïncidait avec un réveil général de la littérature.

A partir de 1790 jusque vers 1820, l'influence directe des professeurs venus de France avait amené nos collégiens à soigner leur langage. Ce n'est pas alors que l'on aurait entendu un maître de classe dire à un élève : " Vous passerez d'argnier," commettant quatre fautes de prononciation en trois mots. Ou encore ; " Farniez vot' livre," pour " Farniez votre livre." On conviendra que ceci est impardonnable.

Depuis trente ans, l'art d'écrire a fait chez nous des progrès merveilleux ; le langage parlé a perdu de son importance.

Pour remettre celui-ci en honneur, je ne vois que la jeunesse. Si l'élève était repris, journellement, de sa mauvaise prononciation, des termes impropres qu'il emploie, de la précipitation de sa parole, du mauvais choix de ses mots, et des phrases incohérentes qui résultent de tout cela ; si on parlait avec plus de précaution devant une femme que devant un homme ; si le dé de la conversation était laissé de préférence à celle ou à celui qui articule le mieux et qui commet le moins de fautes, si enfin nous formions des salons littéraires, la génération qui grandit tirerait d'immenses avantages de l'instruction répandue à présent dans tous les rangs de la société.

XVII

C'est à force de l'écrire que l'on apprend le mieux une langue. Que vous habitiez

Rome, Madrid, Worcester ou Montréal, si vous avez sous la main une bibliothèque française et si vous étudiez avec soin, votre langue sera pure comme celle de Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, de Maistre, Donoso Cortès, Humboldt et d'autres qui ont produit leurs chefs-d'œuvres en dehors de la France. Dans ces conditions, la science du français écrit est de toutes les contrées.

En est-il de même de la langue parlée ? Pas tout-à-fait. La connaissance de la propriété des termes, l'étendue du vocabulaire, l'art d'agencer la phrase, sont autant de richesses acquises par le travail, et dont l'emploi varie considérablement dans le discours, selon le centre où l'on opère. Il s'en suit que tel Canadien d'aujourd'hui qui écrit avec correction et élégance, parle parfois d'une manière pitoyable, non pas qu'il fasse usage d'un patois, mais parce qu'il n'est pas habitué à s'entretenir avec des personnes dont la conversation polie, facile, savante, inviterait son esprit à exprimer tout haut ce qu'il sait si bien mettre sur le papier.

Cela provient d'un défaut d'éducation.

Dans nos collèges, par crainte de l'affectation, l'on n'enseigne pas la prononciation. De là cette négligence déplorable dont la langue parlée souffre et qui enlève des ressources à nos orateurs, du charme à nos discours. Nous présentons le phénomène d'hommes qui bredouillent et balbutient mais qui écrivent correctement quand ils veulent s'en donner la peine. Le vicil accent y gagne peut-être de n'être pas oublié, et encore je ne l'affirme pas ! Mais l'oreille ne s'en accommode guère :

Nos couvents de filles donnent à présent dans la réforme du langage. Ils le réforment si bien que rien au monde n'égalé le comique de la prononciation qu'ils nous imposent. Nous avons même des religieuses de langue anglaise qui enseignent le " français " à nos Canadiennes ! On prétend que ces personnes ont plus que nous l'accent français . . .